

**PEUR D'UN PASSÉ TOUJOURS MIEUX CONNU,
PEUR D'UN AVENIR QUE CE MÊME PASSÉ
EMBRUME PARFOIS**

Eléna Michailovska

Université de Sofia Saint Clément d'Ohrid

En dépit de ce titre où la *peur* est évoquée à deux reprises, cet article ne portera pas sur le vaste et très actuel sujet qu'est l'angoisse humaine. Bien que je ne compte pas en relever les diverses nuances ou typologies, il n'est pas dit que certaines associations et références concernant *les formes fondamentales de la peur*¹ ne vont pas nous éclairer et servir à mettre au jour certaines caractéristiques des *petites sociétés*.

Les *petites sociétés*?

L'usage de l'italique pour ce terme, *petites sociétés*, sert à indiquer qu'il s'agit d'un concept qui reste à être élaboré et confirmé pour être admis définitivement dans les recherches qui sont menées actuellement. Cependant, l'intérêt qu'il a suscité jusqu'à présent démontre clairement qu'il a un rôle à jouer, probablement fort important, dans la compréhension de nos sociétés postmodernes. Rappelons que, le plus souvent, ces sociétés sont, soit composées par de telles *petites sociétés*, soit identifiables directement à leur taille ou à leur héritage historique respectif.

Comme cela a été relevé lors d'un colloque sur ce sujet², les *petites sociétés* ont pour caractéristique d'être situées sur un territoire peu étendu ou d'avoir une faible population qui parle une langue spécifique et très peu répandue (le bulgare, le hongrois, etc.). Cet état de fait exacerbe certaines de leurs aspirations ou de leurs angoisses eu égard aux tendances observées dans le monde actuel.

Mais ce qui attire le plus l'attention chez ces *petites sociétés*, ce sont leurs rapports difficiles à une histoire (et aux histoires locales parallèles ou successives) souvent jalonnée de périodes de domination étrangère ayant causé des souffrances qui

¹ Fritz Riemann, *Formes élémentaires de peur*, LIK, Sofia, 2002 (en bulgare).

demeurent à jamais gravées dans les *mémoires collectives*. Outre de former le cœur d'une identité collective ou nationale, ce passé accentue le sentiment de sa fragilité.

(Je pense ici surtout aux *petites sociétés* des Balkans et à la manière dont leur histoire, lointaine ou récente, continue à traverser ou à imprégner leur imaginaire social, et ce, en dépit de leurs aspirations profondes à faire partie d'un univers plus large. Cependant, pour que se matérialisent ces aspirations, il importe que les mémoires collectives s'apaisent quelque peu pour favoriser l'adhésion aux valeurs européennes établies).

C'est dans un tel contexte historique et social qu'on voit toute l'importance de se poser des questions comme celles-ci : L'histoire, qui nous a tellement divisés (dans les Balkans par exemple), peut-elle nous réunir aujourd'hui afin que nos sociétés respectives puissent relever les défis que pose la mondialisation? Ou encore, peut-on explorer et découvrir un héritage souvent très sanglant (concernant un passé lointain ou récent) tout en prenant ses distances à son égard?

Comment envisager un avenir différent avec ce passé, constamment rappelé par des symboles importants pour plusieurs générations, qui peut entraver ce projet à tout moment? Et comment y parvenir, par exemple dans la vie quotidienne (ce qui est plus facile pour certaines sociétés et moins pour d'autres), mais également dans les messages véhiculés à travers les manuels historiques et scolaires? Que faire de certaines interprétations des symboles historiques et culturels qui ont servi à former des sentiments d'appartenance ou d'identité collective ou nationale jusqu'à présent?

Je pourrais bien sûr poursuivre avec de telles questions, mais je vais plutôt y revenir plus loin. Pour l'instant, je vais m'appliquer à formuler une hypothèse concernant, en premier lieu, les *petites sociétés*.

Une hypothèse concernant les *petites sociétés*

Il s'agit d'une hypothèse qui guidera, plus ou moins, la réflexion que je me propose de présenter maintenant. Précisons d'entrée de jeu que cette réflexion ne vise pas à soumettre une argumentation pour prouver, défendre ou réfuter cette hypothèse; elle servira plutôt de fil rouge pour explorer certains processus sociaux et certaines

² Il s'agit du colloque international « Sociétés en mouvement : petites sociétés et intégration aux ensembles régionaux » organisé par le CR 24 « Petites sociétés et construction du savoir » de l'AILSF à Plovdiv, les 25-28 mai 2006 lors duquel des traits présentés ci-après ont été énumérés.

dispositions sociopsychologiques observés actuellement, en particulier dans les *petites sociétés*.

Il existerait une corrélation entre, d'une part, les exigences de la mondialisation et l'ouverture au monde qu'elle suppose et, d'autre part, certaines tendances des sociétés et des groupes à se refermer sur eux-mêmes, préoccupés par des questionnements liés à leur propre héritage historique et culturel et à la connaissance de leur identité respective. Comme cette identité reste souvent liée à un passé local ou régional difficile, cela ne peut qu'influencer sur la façon d'envisager l'avenir, et ce, non seulement eu égard à ces sociétés ou groupes, mais aussi aux caractéristiques ou à la stabilité éventuelle de certains ensembles régionaux.

Et on arrive maintenant à l'essentiel : toutes ces tendances et ces dispositions plus facilement décelables dans les *petites sociétés*, éveillent encore de puissants sentiments collectifs, qui sont vécus par les groupes avec plus d'intensité qu'ailleurs. Cela fournit parfois des arguments, notamment géopolitiques, aux partis ou aux acteurs politiques populistes qui, en les invoquant, abusent de ce même passé dont on devrait se libérer au nom de l'avenir.

Est-il besoin de rappeler que ces tendances et dispositions sociopsychologiques sont plus ou moins observables dans toutes les sociétés postmodernes; cependant, c'est surtout dans les *petites sociétés* que de tels sentiments collectifs et de telles questions ou tensions identitaires, assorties de vives inquiétudes ou d'hésitations actuelles, se manifestent, en ayant des conséquences souvent imprévisibles pour l'avenir des groupes et des régions. (Songeons seulement à l'ex-Yougoslavie au cours des quinze dernières années ou au problème local et régional, qui est maintenant devenu international et global, que continue de poser le Kosovo).

En d'autres termes, l'hypothèse formulée plus haut vise à mettre en relief les liens possibles entre certaines préoccupations identitaires – avec les peurs ou les tensions collectives qui les sous-tendent ou les accompagnent – et la manière dont ces mêmes sentiments de peur ou d'inquiétude peuvent être sentis ou vécus par les individus ou les groupes de nos jours de façon parfois dramatique. Il s'agit encore dans ces cas de sentiments de danger ou de perte – probable ou imaginée – de certains traits culturels, mais surtout de traits culturels qui se rapportent directement à un héritage historique précieux ou aux représentations sociales liées à cet héritage et qui ont déjà marqué profondément chacune de ces communautés.

En poussant plus loin cette réflexion, nous pouvons même dire que ce sont surtout les *petites sociétés* d'aujourd'hui qui ont (ou commencent à avoir) des rapports plus difficiles avec leur propre histoire, cette dernière se faisant toujours plus présente et plus lourde pour leurs membres tout en les outillant pour faire face à un monde en mouvement qui suppose (et impose) ses processus d'intégration régionale et globale. C'est ainsi que sont ravivés ces sentiments de danger ou d'inquiétude qui ont déjà été vécus à diverses époques de l'histoire, bien qu'avec des nuances parfois plus radicales.

Il convient ici de souligner encore une fois comment la notion même de *petites sociétés* peut nous rendre un double service : d'une part, en nous montrant comment certaines *sociétés* d'aujourd'hui, malgré leurs différences apparentes et sur divers aspects, peuvent parfois avoir des ressemblances inattendues eu égard aux mentalités des groupes; pour ces derniers, un passé lointain ou récent, continue d'être très présent et de former la base de toute identification culturelle; d'autre part, en dévoilant, et parfois en les accentuant, certains processus et certaines tendances psychosociales actuels et dont l'importance se révèle dans les effets qui se font sentir bien au-delà de leurs cadres locaux ou régionaux.

Premier exemple : l'histoire de ma propre famille

Il me paraît nécessaire ici de recourir à quelques exemples concrets pour illustrer mon propos. Mon premier exemple se rapporte à un cas que je connais fort bien puisqu'il est lié à l'histoire de ma propre famille. L'histoire que je vais raconter est arrivée à ma grand-mère paternelle qui est décédée plusieurs années avant ma naissance. D'ailleurs, je l'ai déjà racontée en détails dans un livre précédent. Si j'y reviens aujourd'hui, c'est pour parler des divers problèmes que pose la nécessité de faire abstraction de certains faits douloureux afin d'aller de l'avant. Heureusement, cela ne cesse de se produire, tant dans l'Histoire avec une majuscule, que dans les histoires personnelles ou familiales (ce qui veut dire que mon cas n'est pas aussi particulier que cela).

Cet événement tragique est survenu à la fin du XIX^e siècle, à l'époque des grands massacres ottomans qui étaient perpétrés un peu partout en Bulgarie, ainsi que dans une petite ville (Karlovo) juste après l'insurrection bulgare contre l'Empire ottoman, connue sous le nom de l'insurrection d'avril. Ma grand-mère, qui avait alors

12-13 ans, a vu comment, sur une marche de l'escalier de sa belle maison paternelle, on a décapité son père pour ensuite enlever ses deux jeunes frères qu'elle ne reverrait jamais plus.

Cet événement sanglant a été relaté beaucoup plus tard devant sa propre fille, c'est-à-dire devant une de mes tantes, qui, à son tour, me l'a raconté à la fin de sa longue vie, soit dans les années 1980. En l'écoutant, j'ai pris conscience de la manière dont ma propre aventure existentielle, intellectuelle, civique, etc., a été profondément marquée par l'expérience de cette grand-mère que je n'ai pas connue personnellement.

En y repensant au fil des années, y compris durant les années qui ont vu la chute du communisme, il m'est clairement apparu que les leçons à tirer de ce moment historique, quoique relié à un passé lointain pour le pays, sont beaucoup plus riches et variées qu'on a pu le croire auparavant. Comme chacun sait, il y a des peurs qui s'entremêlent ou se renforcent mutuellement à travers les époques historiques ainsi que des compromis – réels et imaginaires – qui se rapportent à ce qu'on appelle aujourd'hui *une culture de la survie* et dont les traditions sont beaucoup plus enracinées chez nous.

Ainsi, l'évocation de cette histoire familiale et personnelle, qui fait aussi partie de l'Histoire (avec un grand H) de la société bulgare, soulève une question brûlante : Que faire de ces faits ou de tels récits qui se transmettent à travers les générations? Les oublier tout simplement et se comporter comme s'ils n'avaient jamais eu lieu? Les effacer à jamais pour ne pas encombrer la mémoire des générations futures?

Sur un plan existentiel et personnel, ce genre de questions peut susciter encore plus de tiraillements. Par exemple, je me demande si je dois relater des moments pareils de mon histoire familiale à mon petit-fils qui est encore tout petit et qui est appelé à vivre dans un monde tout à fait différent. Ne vaut-il pas mieux lui épargner de tels souvenirs afin qu'il puisse faire face aux exigences du monde très différent qui sera le sien?

Alors que faire de ces faits sanglants, mais aussi et surtout de tous ces récits et images qui leur sont associés ou qui les évoquent, et cela, depuis longtemps dans une littérature et une culture artistique bien connue? Peut-on se passer aujourd'hui de toutes ces traces littéraires et culturelles qui forment l'héritage spécifique et les bases de l'identité nationale et culturelle qui est la nôtre?

On peut certes décider et même réclamer de les bannir de tout discours actuel, surtout de tout discours politique qui pourrait très facilement en abuser. On peut souhaiter de ne pas trop déranger la conscience contemporaine des générations à venir pour qui le XXI^e siècle et ses espoirs d'un ordre nouveau, y compris dans les Balkans, restent un but concret à atteindre.

J'exagère peut-être... mais cela est pour mieux faire ressortir l'origine et la pertinence d'un problème qui a eu et aura encore des répercussions insoupçonnées, j'en suis convaincue. Il s'agit non seulement de la connaissance (et de la reconnaissance) des faits sanglants d'une histoire commune, lointaine ou récente, mais encore de la construction lente et toujours renouvelée et enrichie d'un savoir collectif à propos de cette même histoire. Toutefois, ce savoir, sur lequel s'appuie toute identité culturelle, peut aussi à tout moment fournir des arguments ou donner lieu à des interpellations géopolitiques nouvelles, quoique non pertinentes d'un certain point de vue. Ces arguments ou interpellations peuvent émaner d'un nouveau leader populiste qui poursuit des fins politiques qui pourtant semblent totalement rejetées par nos *petites sociétés*.

Quelle attitude devons-nous alors adopter en tant que citoyens modernes et démocrates convaincus? La réponse à cette question sera fort probablement ambivalente, laissant transparaître à la fois un certain rejet du poids du savoir historique qui s'accumule toujours et une tendance à s'y cramponner, notamment à des exemples ou des histoires familiales comme celle que je viens de relater.

Ce même savoir historique et culturel tend aujourd'hui à s'étendre et à raviver le désir d'avoir une identité culturelle concrète; de son côté, celle-ci dispose (et ce, depuis longtemps) d'expressions fortes et poétiques, ainsi que d'images artistiques inoubliables grâce auxquelles s'impriment les faits historiques douloureux dans notre conscience.

Quels sont alors les enjeux actuels des interprétations (et des réinterprétations continuelles) que nous voudrions (ou nous pourrions) en faire, tout en en assumant les multiples conséquences?

**Second exemple : la polémique entourant quelques vers enseignés depuis
toujours à l'école bulgare**

C'est la vie qui m'offre l'exemple suivant pour illustrer certaines de ces angoisses. Cette fois, il s'agit d'une polémique récente qui a soulevé des débats houleux autour de quelques vers enseignés à l'école bulgare depuis toujours.

Qui de nous aurait pensé en récitant, tout jeune enfant, les vers célèbres du poète national Ivan Vazov³ : « Je suis un petit bulgare... », qu'un jour, ces paroles, simples et inoffensives, auraient pu se retrouver au coeur du débat passionné qui a eu lieu il y a environ deux ou trois ans. Ces quelques vers connus de tous, ou plutôt leur suppression à un moment donné des manuels scolaires, ont provoqué des passions collectives tout à fait étonnantes. On a su par la suite que ces vers avaient grandement indisposé certains experts dans la subtile matière des nationalismes modernes; par conséquent, ils ont simplement banni Vazov de ces manuels.

Ces circonstances ont été connues un peu plus tard lors de la polémique mentionnée et, surtout quand on a tenté à nouveau d'expliquer notamment dans les journaux, comment un sentiment patriotique, rattaché à d'autres époques ou à d'autres circonstances, peut indisposer aujourd'hui, sinon heurter, le sentiment d'appartenance ethnique d'un jeune Turc bulgare par exemple. D'autant plus qu'à l'école, ces mêmes vers de Vazov devaient toujours être récités sur un ton emphatique, rempli de fierté.

Bien sûr, je simplifie encore une fois, mais c'est pour montrer à quel point les arguments des deux camps se valent selon moi. Ainsi, les uns prétendent qu'on ne peut justifier la suppression des vers de Vazov dans un livre scolaire, ce dont je conviens également. Les autres soutiennent qu'on ne doit pas glorifier le contenu de ces vers, comme cela se faisait autrefois, ni les déclamer avec la même fierté que dans le passé, et cet argument me paraît aussi fort raisonnable. Mais de là à les bannir à jamais des leçons de littérature bulgare à l'école...

Faudrait-il alors remettre les vers de Vazov à leur place dans les manuels, en douce, sans autres explications... et puis, une fois rétabli le silence autour de cet incident embarrassant pour un peu tout le monde, poursuivre les traditions établies?

Toutefois, cela signifie que personne n'a voulu profiter de cette mobilisation collective, qui aurait pu nous amener progressivement vers des conclusions acceptablement différentes, et ce, après un long travail de réflexion. Il se serait en fait agi d'un travail intellectuel et d'éducation civique à la fois, qui aurait mené à une

³ Ecrivain bulgare (1850 – 1921) connu comme patriote de la littérature bulgare. Son roman *Sous le joug* (1890) présente un vaste panorama de la vie des Bulgares à la veille de l'insurrection d'avril 1876

meilleure compréhension et à une conciliation éventuelle des mentalités des groupes formant les deux camps intransigeants eu égard à leur *vérité* respective.

En outre, une telle réflexion collective aurait pu permettre d'approfondir certains aspects d'un héritage historique et culturel tout en nous donnant l'occasion de le dépasser. Ainsi, nous aurions pu éviter le piège des conceptions identitaires simplistes, que certains ont tendance à tirer de tels faits et incidents historiques ou de leurs traces dans un héritage culturel qui nous est de plus en plus précieux. Évidemment, les procédés et aspects concrets d'un tel travail collectif auraient pu faire l'objet de discussions et d'échanges d'opinions.

Imprévisibilité du futur, mais aussi du passé...

Mais laissons un moment ces exemples ayant trait à l'histoire plus lointaine pour arriver enfin à celle qui nous est plus proche. Car je suis convaincue que pour certains collègues ou lecteurs les cas présentés sont un peu simples. En effet, en évoquant des faits aussi sanglants ou un passé plus éloigné, on peut aisément négliger, voire ignorer des réalités beaucoup plus proches de nous et qui sont en train de nous influencer.

Alors comment se passer d'exemples relatifs aux réalités communistes ou postcommunistes qui continuent de soulever des questions, y compris des questions difficiles à comprendre pour ceux qui n'ont pas vécu de telles situations? Même en sélectionnant des *cas* moins sanglants que l'épisode familial raconté, cela ne signifie nullement que la découverte d'un passé qui ne cesse de nous bouleverser se ferait sans heurts ou ne susciterait pas de grandes inquiétudes individuelles et collectives concernant l'avenir.

Ainsi, le besoin fondamental qu'éprouve toute société moderne d'en savoir toujours plus sur son passé permet d'être plus nuancé. Dans une *petite société* ayant connu une phase communiste et dont les traces subsistent encore aujourd'hui, ce même passé recèle toujours plus de secrets et de surprises qui pèsent de tout leur poids sur le présent et l'avenir des gens. Il y a tout d'abord la découverte toujours bouleversante des faits et des détails sur la machine totalitaire de l'État communiste et de ses institutions qui ne cesse de se poursuivre et semble ne jamais vouloir finir. Mais il y a aussi le malaise engendré par les révélations concernant les rapports

personnels et la vie quotidienne qu'on croit mieux connaître, surtout quand il s'agit de sa propre vie ou de son propre passé.

Je vais citer un seul exemple, tiré cette fois d'un très beau livre autobiographique portant le titre évocateur de *L'homme poursuivi*⁴. Ce qui est si particulier avec ce livre, c'est qu'il retrace un parcours individuel à partir non pas des souvenirs de l'auteur, mais des documents secrets qui concernent sa vie et qu'il découvre dans les archives communistes, c'est-à-dire dans le *dossier* que les services secrets ont soigneusement constitué pendant presque toute sa vie. (Il s'agit des archives de la police secrète communiste qui sont longtemps demeurées inaccessibles au public et au sujet desquelles les discussions restent toujours passionnées et d'actualité).

Pour revenir à l'auteur cité, il est intéressant de voir comment, en dépouillant les documents amassés sur lui, il a pu faire des découvertes étonnantes sur sa propre vie. Tout d'abord, il a enfin obtenu la confirmation que durant de longues années, en fait, presque toute sa vie, il a été suivi par la police secrète (ce qui dépasse l'auteur, en raison des efforts et de l'argent qu'il a fallu y consacrer). Ensuite, il s'est rappelé certains événements de son passé que lui-même avait oublié depuis longtemps, mais qui pourtant étaient consignés dans une documentation bien gardée. Enfin, il a eu devant les yeux la preuve que tout cela avait été rendu possible grâce au concours d'un parent proche (son beau-frère), d'un vieil ami, etc...

Autrement dit, nous nous retrouvons constamment devant la vérité aveuglante et pénible d'un passé (et parfois de son propre passé!) qui apparaît toujours plus surprenant et imprévisible même pour celui qui l'a vécu! Et dire que l'on croit que les relations interpersonnelles dans les *petites sociétés* sont toujours plus chaleureuses et authentiques que dans les vastes espaces anonymes tels ceux des métropoles de nos jours...

Comment alors croire que ces inquiétudes toujours plus pressantes devant un futur imprévisible et qu'évoquent les théories et les analyses de la mondialisation (d'Ulrich Beck à ceux de Zygmunt Bauman), ne vont pas se renforcer? Beaucoup plus difficile à saisir que ce futur, il y a ce passé (même relativement récent) qui, à son tour, devient toujours plus opaque et étranger à nous-mêmes.

⁴ Vesselin Branev, *L'homme poursuivi*, Fama, Sofia, 2007 (en bulgare).

La connaissance toujours plus poussée d'un tel passé peut aussi nous faire perdre certaines illusions quant à l'avenir; le doute sur le vrai sens de notre histoire peut, à son tour, embrouiller nos orientations quant à cet avenir, ainsi que nos choix individuels et collectifs dans les univers sociaux qui nous entourent.

En guise de conclusion

Il faut peut-être revenir à la position déjà exprimée, et prendre conscience du fait que l'oscillation entre l'ouverture (la mondialisation) et la fermeture (la quête identitaire) crée de nouvelles craintes chez les individus et les groupes.

Peut-être faut-il tout simplement rester nous-mêmes tout en suivant les tendances du temps et s'accrocher aux liens fragiles qui nous rattachent à notre *propre* passé et nous permettent de croire en l'avenir. Pour cela, nous ne devons pas oublier ou ignorer certains faits de notre propre passé, ni de celui des groupes auxquels nous appartenons. Au contraire, il importe de toujours mieux connaître et d'éclairer pour les autres ce passé, y compris les circonstances embarrassantes.

En somme, tout en nous efforçant d'améliorer la connaissance que nous avons de notre *propre passé*, qui tantôt se dérobe et tantôt se recompose devant nous, il faut encore, sans chercher à supprimer, bannir ou oublier certains de ses faits, apprendre à les dépasser et à rester libres et disponibles aux perspectives qu'offre l'avenir. Mais tout cela, rappelons-le, exige des efforts conscients et collectifs, ainsi que beaucoup de vigilance civique dont les principes restent encore à être définis.